

XYZ. La revue de la nouvelle



Des nouvelles noires

Martine Latulippe, *Les faits divers n'existent pas*, Montréal, Druide, coll. « Écartés », 2013, 144 p.

Nicolas Tremblay

Numéro 119, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/77797ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, N. (2014). Compte rendu de [Des nouvelles noires / Martine Latulippe, *Les faits divers n'existent pas*, Montréal, Druide, coll. « Écartés », 2013, 144 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (119), 89–92.

Des nouvelles noires

Martine Latulippe, *Les faits divers n'existent pas*, Montréal, Druide, coll. « Écart », 2013, 144 p.

L'ÉCRIVAINNE Martine Latulippe écrit surtout pour la jeunesse et a déjà publié plus de trente titres. Il va sans dire que cette quantité impressionne. Toutefois, elle se fait beaucoup plus rare pour le lectorat adulte. Seuls ceux qui fréquentent la revue policière *Alibis* la connaissent puisqu'elle en est la codirectrice littéraire avec Jean Pettigrew et qu'elle y publie régulièrement des textes de fiction.



Son recueil *Les faits divers n'existent pas* réédite d'ailleurs une grande part de ces nouvelles, qui auraient pu se retrouver naturellement chez Alire. Mais c'est chez Druide, dans la collection « Écart », sous la direction de Normand de Bellefeuille, qu'elles paraissent. En quatrième de couverture, l'éditeur vante, de façon un peu étonnante, l'homogénéité du livre, phénomène trop rare selon ses dires. Cette esbroufe publicitaire est très inexacte, les recueils-ensembles étant devenus presque une norme. Celui de Latulippe n'est donc pas original à cet égard et s'inscrit dans une mouvance éditoriale au contraire bien établie. Le livre doit tout simplement son unité à la matrice du genre policier, qui exploite un nombre restreint de thèmes.

La première nouvelle (éponyme) ainsi que la nouvelle de clôture évoquent les faits divers et l'emprise qu'ils ont sur une lectrice fascinée et trop empathique. Au début du livre, un journaliste s'adresse au cadavre de sa lectrice, surnommée mère Teresa, qui s'est suicidée pour prouver que les faits divers qu'il écrit n'existent pas et qu'ils sont tous, en réalité, des tragédies personnelles qui émeuvent grandement. À la fin du livre, la narratrice affirme être 89

la veuve de tous les corps retrouvés dans les faits divers qu'elle énumère. On constate ainsi le principe d'organisation ; ces deux métanouvelles enclosent les autres dans le recueil, toutes plus ou moins le récit de morts inusitées, de vols, de meurtres sordides, d'accidents... Quelques textes sur un ensemble de vingt et un, assez courts en général (entre quatre et six pages), se détachent du lot, mais ils sont des exceptions.

Comme c'est souvent le cas dans la littérature noire ou le polar, les histoires empruntent le point de vue du criminel ou de la victime. Aucune nouvelle de Latulippe ne tente d'élucider, après coup, le mystère du crime, à la façon positiviste d'un Sherlock Holmes ou d'un Hercule Poirot. L'idée noire germe tel un fantasme dans les esprits troublés et elle se concrétise. Dans « Un voisin inoffensif », une femme anxieuse de nature, que les histoires crapuleuses dans les médias affolent, est espionnée par son voisin souffrant d'un handicap mental. Un soir où un vrai meurtrier s'introduit chez elle, l'idiot ne l'épie malheureusement pas par la fenêtre... Mais l'indésirable n'aurait sans doute rien fait parce qu'il ne parle pas et qu'un rien l'effarouche... Dans d'autres textes, on explique la genèse du mal, qui est mené jusqu'à sa conclusion inattendue. L'effet de la chute, propre au genre de la nouvelle — selon une conception classique —, est alors grandement mis à profit. Les retournements de situation créent souvent la surprise. Le procédé est employé maintes fois. Un « Ange gardien » suit à la trace des âmes perdues la nuit, près des ponts. Il veut les dissuader de se suicider, croit-on, mais c'est en réalité un psychopathe qui les pousse dans le vide à la fin. Dans le métro, un bon Samaritain accompagne discrètement une jeune adolescente un peu rebelle, car il est tard et des adolescents en goguette lui semblent menaçants. Mais, à la sortie du wagon, armée d'un canif, elle lui fait les poches ; des punks le battront ensuite. Suivant la même logique, la victime potentielle devient le meurtrier dans « Le graffiti ». Dans « La tombe attend », le copain de la narratrice n'est pas un tueur comme on le soupçonne. Il donnera plutôt la mort

par amour à la cancéreuse. Quant au « Commando », dernier exemple, il joue avec le principe de l'arroseur arrosé : un voleur, qui s'est dissocié de ses collègues trop brutaux, reçoit leur visite dans sa propre maison, en pleine nuit. Il goûtera à leur médecine, nous fait deviner la chute.

Le style de Latulippe se démarque par une très grande sobriété. Entre autres, l'auteure n'a pas la fâcheuse manie d'adopter un ton franchouillard pour faire comme dans les polars parisiens. Une seule nouvelle met dans la bouche du narrateur des « foutu bordel », des « foutue idée » et des « déconner ». Le reste du recueil, qui se passe généralement dans la ville de Québec, nous les épargne heureusement. La langue, au contraire, se situe dans un registre plutôt neutre et demeure presque toujours littérale. Il n'y a aucun hermétisme par le fait même. Les procédés d'écriture de Latulippe se limitent essentiellement à des répétitions et à des énumérations. Je donne ces exemples, tirés de « Marcher seule » : « [...] je me contenterai d'être méthodique, technique, médicale [sic]. Je dirai que j'ai marché [...]. J'ai marché, marché, marché » et de « La rupture » : « Pas d'autre solution. Le tuer. Voilà. Clair, simple, limpide, facile » ; « J'étais prête. Absolument prête. violemment prête. » Sans doute intentionnelle, cette pauvreté syntaxique accélère le rythme des histoires, qui se concentrent sur les actions, surtout linéaires, et les tensions psychologiques. Elle contribue à produire un suspense typique du genre policier. J'ai néanmoins fini par y voir un tic d'écriture à force de tourner des pages au langage similaire. Enfin, si l'on fait abstraction des principes de la littérature noire, le recueil de Latulippe n'a rien de novateur sur le plan formel. Même que les nombreux retournements finaux produisent des chutes fort conventionnelles ; c'est à vrai dire un procédé très usé que la nouvelle contemporaine a presque complètement délaissé. Vous croyez que c'est une bonne âme qui parle, mais non, coup de théâtre ! c'est un tueur en série. Des nouvelles de ce genre ne peuvent pas souffrir une relecture. L'expérience tomberait à plat. Il en va ainsi des *Faits divers n'existent pas* : mené tambour battant, 91

le recueil s'avère assez efficace, mais seulement à sa première découverte.

Nicolas Tremblay

Des nouvelles du futur aux lecteurs du présent

Élisabeth Vonarburg, *La musique du soleil*, Québec, Alire, coll. « Science-fiction », 2013, 282 p.

EXPLORER le monde de la science-fiction peut se faire en dilettante, c'est-à-dire à ma manière, avec quelques plongées occasionnelles au gré de lectures hétéroclites. Je ne pourrais donc pas m'afficher spécialiste du genre, n'ayant découvert, par exemple, le classique du cyberpunk *Neuromancien* de William Gibson que récemment, en fait bien tardivement. Les aficionados, eux, ont déjà épuisé ce texte et les œuvres du même mouvement qu'il a inspirées. La science-fiction est ainsi qu'elle se passe beaucoup en vase clos, entre convertis, à l'extérieur de ce qu'on appelle dans son milieu — ai-je découvert avec stupéfaction — la « littérature générale » (la revue XYZ se range dans cette catégorie pauvre sur le plan de l'imagination). Il faut certainement accuser les institutions littéraires d'avoir créé de pareils rapports de force et cloisons entre les écrivains de genre et ceux du *mainstream* ou de l'*intelligentsia*; ces deux groupes finissent inévitablement par s'ignorer en se cantonnant dans leurs champs respectifs. Pourtant, des auteurs comme Philip K. Dick et Stanislas Lem sont aussi profonds que bien des classiques obligatoires... Au Québec, de jeunes littéraires ont cependant commencé à abattre les murs en proposant des formes hybrides. Pensons à Jean-Simon DesRochers dans *Demain sera sans rêves*, un roman d'anticipation, à Alain Farah dans *Pourquoi Bologne*, un roman de rétro S.F., ou à Ariane Gélinas, à la barre de la revue électronique *Brins d'éternité* mais qui publie ses œuvres au Marchand de feuilles, dont la ligne éditoriale est ouverte. Enfin, pour clore la liste, depuis 92 les années 2000, alors qu'il poursuit un deuxième cycle dans

